

Haïti — Mission d'évaluation
Du 25 janvye au 8 fevriye 2012

Cartes postales

Du 25 janvier au 8 février 2012, j'étais en Haïti pour effectuer une mission d'évaluation du projet *Konbit pour une construction démocratique et solidaire d'Haïti* réalisé en collaboration avec notre partenaire haïtien, l'Institut culturel Karl-Lévêque (ICKL). Pendant mon séjour j'ai été à la rencontre des associations paysannes avec lesquelles nous avons réalisé plusieurs activités dans le cadre de notre projet. Des rencontres émouvantes...

Michèle Asselin
Coordonnatrice

Voici quelques échos de ces rencontres :

27 janvye

Département de l'Artibonite, commune de Verrettes, localité de Dofine

Nous partons de Port-au-Prince à 6 h du matin.

Nous traversons la plaine de l'Artibonite. On y produit notamment du riz et de la canne à sucre. Le riz importé des États-Unis serait une des causes de la pauvreté du pays. Consommé en masse, les habitants dépendent de son cours. Des émeutes de la faim ont éclaté en avril 2008 à la suite d'une augmentation brutale de son prix.



Sur la route, on croise quelques camps de réfugiés du tremblement de terre. Sur un mur lézardé, une inscription me frappe « Dieu voit tout ». S'il voit tout, Dieu a sans doute fermé les yeux pour ne pas voir la misère qui s'abat sur Haïti...

Nous nous rendons d'abord à Verrettes, l'une des communes du département de l'Artibonite. De là, nous prenons une petite route jusqu'à Dofine, dans l'arrière-pays. Cette route est quasi impraticable. J'ai l'impression de monter un cheval sauvage. Un véritable rodéo! Heureusement, nous avons une bonne voiture et un bon conducteur, Muller un membre de l'équipe de l'ICKL! Durant 45 minutes, il évite crevasses, trous et pierres.

Le paysage qui nous entoure est splendide. Des montagnes toutes rondes, comme traversées par des vagues. Au loin, on distingue la vallée où coule le fleuve Artibonite. Ayiti, quisqueya, qui signifie en langue autochtone, haute terre, pays montagneux. Ici, on en prend toute la mesure.

À notre arrivée, nous sommes accueillis par le coordonnateur de l'association FDDPA (Force pour défendre les droits des paysans de l'Artibonite).

Nous échangeons avec des paysannes qui me montrent comment tresser la paille, le latanier. Elles fabriquent de longues tresses de 12 ou de 21 brins. Elles sont rapides et habiles. Elles me montrent comment faire, je suis vraiment maladroite! Avec ses tresses elles fabriquent des *macoutes*, ces sacs très solides que l'on attache sur le dos des ânes pour transporter des marchandises. Elles fabriquent également des nattes. Elles vendent leurs produits au marché de Verrettes, à plusieurs heures de marche. Elles mettent deux jours pour fabriquer un *macoute*. Elles en obtiennent 50 gourdes (environ 1.25 CAD).

Elles m'expliquent comment fonctionne le microcrédit. L'association prête une petite somme à une paysanne, 1000 gourdes, qu'elle s'engage à rembourser. Elle verse mensuellement 50 gourdes. Les remboursements permettent à l'association de prêter à d'autres femmes. Au démarrage, environ une centaine de femmes ont reçu un prêt. Au total, plus de 150 femmes ont bénéficié d'un prêt.



Je demande aux artisanes ce que cette activité a changé pour elle. Toutes répondent un revenu supplémentaire pour leur famille. Avec cet argent, elles peuvent, par exemple, envoyer leurs enfants à l'école secondaire à Verrettes. Comme c'est très loin, les enfants

doivent y être hébergés. Ce qui coûte cher. Je leur demande si le fait de contribuer financièrement aux dépenses de la famille a changé leurs rapports avec leur mari. Elles ne répondent pas à ma question, qu'elles doivent juger bien indiscrete. Mais les hommes présents rigolent. Et ils me disent qu'eux aussi tressent le latanier. Au cours de la reunion, un homme m'expliquera, serieusement, qu'avant les femmes ne travaillaient pas de la journée. Les femmes ne lui répliquent pas. Évidemment, c'est faux puisqu'elles étaient occupées toute la journée, soit par les soins aux enfants, les travaux d'agriculture, la préparation des repas ou encore par l'entretien de la maison. Mais ces travaux ne sont pas rémunérés. C'est un travail invisible. Maintenant, elles doivent être encore plus occupées qu'avant...

On nous appelle, la reunion officielle va commencer.

Au rythme des tamtams, des femmes dansent en chantant. Elles appellent tous les absents à venir prendre place. Elles nous invitent à chanter avec elles un chant paysan : *si nou pa travay yo pap manje*, (si nous ne travaillons pas, vous ne mangerez pas).

La rencontre a pour objectif de planifier les activités de l'année 2012 avec l'ICKL. Le coordonnateur de l'association introduit la reunion. « L'ICKL nous fait confiance et nous, nous nous faisons confiance. [...] Nous allons réfléchir ensemble et on pourra agir pour améliorer la situation des paysans qui vivent ici et la situation du pays. »

On poursuit par une présentation des participantes et des participants. Ils sont une trentaine. Plusieurs ont marché plus de deux heures pour venir. La reunion va durer deux jours. Ils dormiront sur place.

Avant de commencer, Raoul, membre de l'équipe de l'ICKL, rappelle le fonctionnement des rencontres. Qui veut animer? Il y a un volontaire. À quelle heure terminerons-nous? Celles et ceux qui dorment sur place voudraient terminer à 18 h, mais les autres qui doivent partir s'y opposent. On terminera vers 16 h. Quels seront les principes que nous devons respecter tout au long de la reunion qui durera deux jours? Des participants proposent un premier principe : Ne pas dormir; un deuxième principe : Deux personnes ne parlent pas en même temps et un troisième principe : Pas de déplacement. La personne qui ne respectera pas ces principes devra danser. On rigole. Un participant proteste, il fait remarquer « Le premier principe, c'est un besoin naturel, tandis que le troisième, c'est la personne qui décide. » Tout le monde rit. Ce monsieur est le premier à s'endormir. Il est vrai que la journée a commencé très tôt et que les paysans n'ont pas l'habitude de rester assis longtemps.

Plusieurs activités ont été réalisées par l'association avec l'appui de notre projet. Les projets d'économie solidaire ont permis d'améliorer concrètement les conditions de vie de très nombreuses familles. Grâce au microcrédit les femmes ont pu acheter la matière première pour leurs travaux d'artisanat. Un autre projet de microcrédit a permis l'achat de semences. Ce projet a permis aux paysans d'obtenir 4 marmites (unité de mesure haïtienne comparable à environ 5 lb) de pois. Lors de la récolte, ils s'engagent à rendre une marmite à l'association. Ils gardent une marmite qu'ils pourront semer et ils vendent le reste de leur récolte.

Les divers programmes de formation animés par l'équipe de l'ICKL sont un autre volet du projet grandement apprécié par les membres de FDDPA. « *Nou te kontan anpil anpil!* ». On y vient en grand nombre de toute la zone. Il y a trois sessions de formation de trois jours par année. Ces formations abordent divers sujets tels : la condition féminine, les catastrophes naturelles, la santé, le choléra, l'économie sociale ou le fonctionnement d'une organisation.

Les thèmes sont déterminés avec les paysans et les paysannes. Un comité chargé de la formation a été constitué.

L'impact de ces activités est important pour les paysannes et les paysans, leurs familles et leurs communautés. Toutes et tous reconnaissent avoir acquis plusieurs apprentissages. Eux qui sont trop souvent abandonnés par les pouvoirs locaux, départementaux ou étatiques, disent que désormais ils reconnaissent leur propre force et leur valeur, « *yo rekonèt fòs ak valè yo ...* ». Ils affirment qu'en comprenant mieux, ils ne se laissent plus humilier, « *yo konprann pi byen kounye a, yo pap kite moun imilye yo* ». Des paysans ne sont plus obligés de partir travailler pour les grands propriétaires fonciers, les *grandon*. Ils dépendent moins des prêteurs de Verrettes qui accordent des prêts à des taux exorbitants. Et, sans que nous puissions le mesurer précisément, on peut supposer qu'il y a plus d'enfants qui fréquentent l'école. On peut également présumer que leur état de santé s'est amélioré. L'organisation a elle aussi bénéficié de ces projets. Elle a acquis des pratiques de gestion démocratique. Elle a expérimenté la gestion de projets de microcrédit et a consolidé ses liens avec ses membres. Les membres de l'organisation sont plus conscientisés.

On quitte la réunion.

Derrière les locaux de l'organisation, coule une rivière qui a été endiguée avec des pierres pour faciliter l'agriculture. Des hommes y travaillent. Il y pousse du cresson d'un vert brillant. Appétissant! Un peu partout, on a planté des pois qui croissent très bien à travers des bananiers et des arbres immenses.



Avant de repartir, on nous offre un repas. Du bon riz haïtien et des fèves rouges. Nous partons à regret. Nous reprenons la route, laissant Raoul qui poursuivra la rencontre. Nous devons compter trois heures pour rentrer à Port-au-Prince.



28 janvye

Département de l'ouest, arrondissement de Léogâne, commune de Petit-Goâve, Doucet

Nous repartons à l'aube. En route, nous achetons des bananes. Ce sera mon petit-déjeuner.



Après deux heures de route, nous arrivons à Petit-Goâve, la petite ville côtière si bien décrite par l'écrivain Dany Laferrière. Elle est située à 68 km au sud de Port-au-Prince. Il s'agit de

l'une des plus anciennes villes d'Haïti. De là nous prenons une route secondaire qui monte dans la montagne. Nous croisons des dizaines de femmes portant de lourdes charges sur la tête ou tirant un âne chargé de deux macoutes remplis de marchandises. Elles descendent vendre fruits et autres produits au marché de Petit-Goâve. Certaines feront ce difficile trajet plusieurs fois dans la journée.



Nous atteignons Doucet. Ce paysage de montagne est magnifique, malgré l'aridité. Nous sommes en saison sèche... Le ciel azur domine la mer que nous apercevons au loin. Nous sommes accueillis par des membres de la Coordination des militants pour le développement (CDM), une association paysanne très engagée, très politisée.

Comme nous sommes arrivés tôt, la plupart des membres ne sont pas encore là. On nous sert un café et du lait chaud parfumé à la cannelle. On nous sert également des tranches de pain carré blanc.

On apporte des chaises et des bancs et on s'installe à l'ombre du local communautaire que la CDM a commencé à construire. Dans ce nouveau local, les membres espèrent aménager, en plus d'une salle de réunion et d'un petit dortoir, une radio communautaire. Un projet ambitieux pour cette collectivité. J'espère que l'association pourra trouver les fonds nécessaires pour compléter sa réalisation.

Après un chant de bienvenue rythmé au son des tam-tams, la réunion commence. Le coordonnateur de l'association rappelle les grandes étapes de la réalisation du projet d'élevage de chèvres (*kabrit* en créole), un projet développé selon les principes de l'économie solidaire. Plusieurs projets ont été réalisés avec cette collectivité, mais nous nous attarderons sur ce projet.



L'association s'est procuré un premier troupeau de 45 bêtes et un deuxième de 71 bêtes. Les femelles ont été distribuées. Le choix des bénéficiaires a posé un défi à l'association. Les critères de sélection ont été déterminés collectivement. Les femelles ont été accouplées. En moyenne, une femelle met bas deux petits par portée. Un petit par portée est remis à l'association qui peut le redonner à une personne qui n'en a pas et ainsi de suite. À ce jour, 19 bénéficiaires ont complété le cycle.

Élever un *kabrit* n'est pas aussi facile qu'il y paraît. Ces petites bêtes peuvent être dévorées par des chiens affamés. Ce qui m'étonne. Je n'aurais pas cru que des chiens pouvaient

s'attaquer à des petites chèvres! Elles peuvent aussi être tuées lors d'ouragans ou tomber malades. Une paysanne déplore la mort de *kabrit* sans portée. On doit les tenir attachées et les rentrer dans les cours fermées des maisons. On doit toujours s'en préoccuper.



L'élevage de *kabrit* joue un rôle très important dans l'économie paysanne. Un *kabrit* qui se reproduit c'est l'amorce de l'autonomie financière. Un *kabrit* c'est un carnet d'épargne pour un paysan! Des femmes précisent que par sa vente, elles parviennent à faire un petit profit. Ainsi, elles peuvent inscrire leurs enfants à l'école ou payer des soins médicaux si un membre de leur famille est malade. La vente d'un *kabrit* a même permis de payer la cérémonie d'un mariage! Avec un *kabrit*, un jeune peut payer l'*ekolaj* (frais scolaires) sans le soutien de ses parents qui, malheureusement, ne peuvent y contribuer.

Il est évident que ce premier projet d'élevage a eu des répercussions immédiates pour les familles qui en ont bénéficié. Il aura aussi des répercussions à plus long terme, telle l'augmentation de la scolarité des jeunes. Les paysannes ont également grandement bénéficié de leur participation à ce projet. Elles ont appris à prendre leur place au sein de leur association. Au départ, des hommes ne voulaient pas que leurs femmes assistent aux réunions ou aux formations. Elles ont pris conscience de leur propre valeur et surtout qu'elles n'avaient pas à subir de discrimination ou de violence.

La coordination de ce projet a également permis à l'association paysanne CMD de consolider ses pratiques de gestion et de vie associative. Le prochain défi de l'association sera de développer un nouveau projet d'élevage afin que plus de familles en profitent. D'autres projets sont aussi envisagés, des projets de semences par exemple, et même un nouveau projet d'élevage de *vach* (vaches), un projet de plus grande envergure. Il y a énormément d'attentes et d'espoir. L'association des femmes voudrait produire différentes confiseries, des *douce Macos* ou des *pomket*, qu'elles pourraient vendre au marché de Petit-Goâve. La CDM doit trouver le capital nécessaire au démarrage de cette petite entreprise.

À maintes reprises les membres de CMD soulignent l'appui reçu par l'ICKL qui les a accompagnés à toutes les étapes de ce projet, notamment en organisant plusieurs sessions de formation. L'ICKL a été à l'écoute de cette communauté et a adapté ses formations aux multiples besoins exprimés, par exemple lors du tremblement de terre ou de l'épidémie de choléra. La formation semble avoir été au cœur des projets réalisés au sein de cette collectivité.

On chante, on danse avant de se saluer et de reprendre la route...

30 janvye

Département de l'Ouest, commune de Croix-des-Bouquets, section communale de Belle Fontaine

Nous avons une très longue route à faire pour atteindre Belle fontaine. D'abord, nous prenons la direction de Kenscoff, une ville perchée à 1500 m d'altitude qui surplombe Port-au-Prince. Nous admirons les cultures en terrasses. Nous arrêtons au marché où nous achetons du pain et... des bananes! Nous quittons la route principale asphaltée pour une route secondaire. Péniblement, nous gravissons la montagne.

Nous arrivons à une première rivière. Il y a un marché installé aux abords. Il y a très peu d'autos. Les gens arrivent à pied ou en moto. Les femmes transportent leurs marchandises sur la tête ou à dos d'âne. C'est très animé et très coloré. Nous traversons la rivière et nous poursuivons notre route de plus en plus difficilement. Arrivés à la troisième rivière, nous nous y engageons. Nous empruntons cette « route rocailleuse ». Et nous remontons... Après une dizaine de minutes, je demande à Marc-Arthur, directeur de l'ICKL, si nous arrivons bientôt. À mon grand étonnement, il me répond que nous avons encore plus d'une heure de route à faire! Je croyais que Belle Fontaine était située près des rivières! Nous poursuivons notre rodéo routier, sans rencontrer aucun autre véhicule sur cette route qui n'en est pas une!

Quatre heures après notre départ de Port-au-Prince nous arrivons enfin à notre destination. Nous sommes au sommet d'une montagne, entourée de montagnes ondulées... Il y a très peu de végétation. Nous sommes en saison sèche. Mais le paysage aride est à couper le souffle. Ici je prends la mesure de l'isolement de ces paysans perçus comme ceux du pays en dehors...



Nous rencontrons les membres de la Fédération des Groupements de Planteurs de Belle-Fontaine (FGPB) qui nous présentent avec grande fierté la boulangerie qui a été construite grâce à l'appui de notre projet. Pour qu'on puisse livrer le four, il a fallu organiser une grande corvée, une *konbit*. Des centaines de personnes ont mis la main à la pâte pour consolider la route. On attend un boulanger qui viendra de Port-au-Prince pour former une douzaine de membres de l'organisation qui apprendront le métier. On espère que la boulangerie génèrera des profits pour soutenir l'école communautaire.



D'autres activités ont été réalisées avec cette collectivité depuis trois ans, des projets d'élevage de *kabrit* et de semences par exemple. Ici aussi l'ICKL a apporté un appui soutenu par la formation. Cette présence assidue fait une grande différence dans cette zone où l'État est absent sous toutes ses formes...

Avant de partir, on nous donne un *kabrit*. C'est un très beau cadeau! Nous l'avons ramené à Port-au-Prince, ligoté à l'arrière du véhicule à se faire brasser pendant presque 4 heures! Nous l'avons mangé avec tous les membres de l'équipe de l'ICKL...

3 fevrye

Département du Sud-Est, commune de Marigot, section communale de Macary, localité de Nan-Rémy et section communale de Corail-Soult, localité de Cotrail

Après quelques heures de route vers le sud-est, nous apercevons la mer azur sous le ciel azur... Les palmiers se balancent au gré du vent... Quel beau pays!

À notre arrivée à Nan-Rémy, nous saluons la famille d'un des dirigeants de Tèt Kole (solidarité en créole).

Née le 6 septembre 1986, l'organisation Tèt Kole ti Peyizan Ayisyen a pour mission de « charrier les revendications des petits paysans ». Organisation nationale progressiste,

autonome et démocratique, elle mise sur la participation des paysanNEs. Elle prône la souveraineté nationale et le respect des droits sociaux économiques des excluEs. Elle dénonce l'occupation militaire étrangère, le néolibéralisme et la privatisation des services publics.

Dans la cour, des femmes préparent le repas que nous partagerons ce midi. De beaux poissons roses, fraîchement pêchés. Elles le font mariner dans une préparation de piment broyé, d'oignons et d'herbes fraîches. Hum...

Un peu plus loin, je remarque trois beaux coqs attachés à des piquets. On m'explique que ce sont des coqs de combat. On me montre leurs ergots bien aiguisés. Les combats ont lieu dans une *gaguère* (arène) en bois. Les combats de coqs sont inscrits dans la culture haïtienne.

On s'installe à l'ombre d'un grand toit de palmes et nous commençons la rencontre.



Projets de microcrédit en appui aux marchandes; distribution de plantules de bananes et autres semences; alphabétisation; formations diverses et acquisition d'un moulin à grains. Ici, comme dans les autres localités que j'ai visitées, les projets menés en collaboration avec l'ICKL ont eu des résultats concrets et ont rejoint des dizaines de personnes dans toute la zone, des paysans et paysannes qui vivent éloignés les uns des autres.

Je demande au coordonnateur, qui est aussi formateur, de m'expliquer comment il anime une session d'alphabétisation. Très animé et même théâtral, il m'explique que les rencontres commencent toujours par un chant. En chantant, on évacue son stress et on est mieux disposé à apprendre. La formation s'appuie sur la participation. Les participantEs identifient les situations qui leur posent problème et qu'ils souhaitent discuter ou résoudre

ensemble. Cette approche facilite la compréhension des notions et aide les apprenantEs à retenir ce qui est appris. Apprendre à lire et à écrire ou à gérer son argent, c'est avoir une plus grande maîtrise de tous les événements, grands et petits, de la vie quotidienne. Par exemple, une femme a pu appeler elle-même un de ses enfants habitant à Port-au-Prince. Auparavant, elle devait toujours demander à une autre personne de le faire pour elle puisqu'elle ne savait pas lire les chiffres sur le téléphone. Son enfant était très étonné et elle était très fière. Une autre s'est aperçue, alors qu'elle effectuait une transaction à la banque, qu'il manquait 50 gourdes sur son compte. Elle a pu réclamer la somme qui lui était due parce qu'elle avait appris à calculer! « L'alphabétisme est à la fois un droit en-soi et un moyen permettant d'exercer d'autres droits. » (UNESCO 2006)

On poursuit l'échange sur les autres défis auxquels fait face cette collectivité.

Ici comme ailleurs la question de l'éducation des enfants est au cœur des préoccupations. L'état ne supporte pas l'éducation des enfants des paysans...

La sauvegarde de l'environnement est une autre grande préoccupation, particulièrement la question de l'érosion des sols. Certaines terres sont plus arides et les récoltes y sont moins productives. Il faudrait reboiser...

Au point de vue de la santé, on déplore qu'il n'y ait pas de dispensaire dans la zone. Pour se faire soigner, on doit aller à l'hôpital en ville, jusqu'à Jacmel, et c'est loin. Les femmes n'ont pas de suivis de grossesse et lors d'accouchements difficiles, on n'a pas d'autre choix que de tenter de les déplacer jusqu'à l'hôpital. Dans les localités isolées, il n'y a pas de sage-femme formée et il n'y a pas de médecin. Beaucoup n'arriveront jamais à l'hôpital... Une femme, qui aide ses voisines à accoucher, nous explique qu'elle n'a jamais reçu de formation spécialisée. Lorsque survient une complication, elle n'a pas d'autre choix que de recommander qu'on l'amène à l'hôpital. Une jeune femme, qui écoute son témoignage avec attention, nous dit qu'elle aimerait suivre une formation pour devenir sage-femme. Je lui demande si elle aiderait son aînée. Cette dernière réplique en disant qu'elle aussi voudrait suivre la formation! La formation de sages-femmes, ce serait un beau projet à réaliser. Naïvement, je croyais qu'il y avait des sages-femmes dans toutes les zones. Je suis bouleversée. Je pense à ces femmes pour qui ça tourne mal. Je pense aux femmes qui habitent dans les montagnes à Belle Fontaine et que l'on transporte de bras en bras sur des chaises ou sur des portes arrachées à leur maison en guise de brancard. Je ressens leur douleur et leur angoisse dans mon ventre. Je pense à leur conjoint désemparé, à leurs enfants qui se retrouvent sans mère. Je me sens si privilégiée, d'avoir donné naissance au Québec dans des conditions tellement plus sécuritaires...

La réunion se termine par un chant militant et entraînant! On partage le poisson rose que les femmes ont cuisiné. Miam!

Et nous repartons pour Cotrail. Pas question de quitter la région sans visiter le fameux moulin!



Grâce à l'appui obtenu par notre projet, l'organisation a réussi à acquérir un moulin à grains. Elle a construit un petit bâtiment en ciment où les paysannes viennent pour y faire moudre du maïs ou du petit-mil. Il est en fonction depuis juillet 2011. Une fierté pour Tèt Kole! L'homme qui en charge nous montre, tout sourire, le fonctionnement de sa machine efficace, mais bruyante. Elle fonctionne au diesel. L'accès à l'électricité est très limité partout en Haïti. Des femmes me montrent comment elles doivent tamiser le grain moulu afin de retirer les impuretés. Elles ont des gestes rythmés et précis. Elles sont fortes. Elles sont très belles. La gestion du moulin constitue un défi. Il faut le rentabiliser et assurer son entretien. On espère qu'il générera des profits que l'organisation veut investir dans l'école

communautaire voisine du moulin. L'appui de l'ICKL à cette étape demeure tout aussi essentiel qu'au démarrage du projet.



Avant que nous reprenions la route, on nous invite à visiter l'école communautaire qui a été rebâtie après le séisme de janvier 2010. Une autre fierté pour Tèt Kole. C'est une belle école avec ses pupitres en bois et ses tableaux d'ardoise. Je lis au tableau une leçon de français qui n'a pas été effacée. Malheureusement, comme il est tard, les élèves et leurs professeurs sont déjà partis.